

L'impulsion à dire et la compulsion d'aveu¹

L'impulsion des hommes à dire à d'autres ce qui est en train de se passer dans leur for intérieur a toujours attiré l'attention et l'intérêt des analystes. L'existence de cette impulsion à dire peut remonter à l'enfance la plus lointaine. Le nourrisson, en criant, permet à son entourage de connaître ses besoins de nourriture, de chaleur et de confort. Le jeune enfant est déjà capable de faire connaître ces mêmes besoins au moyen des mots. Mais, les souhaits des enfants (quand ils sont ainsi exprimés), ne se limitent plus seulement aux besoins vitaux élémentaires, ils comprennent aussi [la demande] d'être aimé, avec tout le plaisir que l'enfant en retire. Ainsi, la quête d'amour, poussée à l'extrême, prend la forme d'une déclaration d'amour.

Cette situation assez simple change quand des éducateurs influents introduisent la distinction entre requêtes autorisées et interdites. Dès lors, l'enfant fera seulement part des souhaits qui sont autorisés. Il cachera à ses parents, [], ceux qui sont interdits, dans la crainte de perdre alors leur amour. Cependant, l'expérience nous enseigne que les désirs interdits doivent, néanmoins, trouver leur expression. L'enfant se trahit lui-même, il en dit plus qu'il ne voudrait ou dit quelque chose de déplacé. Une parapraxie [lapsus, oublis, actes manqués] se produit ou des symptômes prennent forme, comme si, sous ces formations, l'enfant donnait précisément une expression aux souhaits que ses parents interdisent et que lui-même considère désormais comme mauvais. On peut parfaitement décrire cette distorsion de l'expression comme un aveu involontaire.

On sait ce que l'enfant a l'intention d'obtenir par des aveux ordinaires et volontaires : il souhaite, grâce à eux, obtenir le pardon de ses parents et ainsi soulager sa propre culpabilité. Il cherche la confirmation, qu'en dépit de ses mauvais désirs, ils continueront à l'aimer. Il veut, à n'importe quel prix, prévenir le danger menaçant de la perte de leur amour.

Pour nous, les buts et ce qui dérive des parapraxies et des symptômes de l'enfant ne sont pas aussi clairs que ceux de ses confessions involontaires. Ils représentent moins un aveu qu'une trahison de lui-même. Peut-être leurs formations peuvent-elles simplement être expliquées par [] l'intensité de la poussée désirante qui prévaut sur les forces opposées.

¹ Texte présenté à la Société Psychanalytique de Vienne le 20 décembre 1933, publié pour la première fois in : *Imago*, n° 20, 1934, pp.129-143, publié, en anglais, in : *Psychoanalytic studies of the sighted and the blind*, New-York, International Universities Press, 1972, pp. 33-51. Traduction établie par Jean-Paul Bucher, relue par Léo Rona-Beaulieu.

Cependant, on note que se produit souvent un nouvel élément qui crée, dans un temps second, encore une nouvelle situation : le sentiment de culpabilité et l'exigence de punition. Sous leur influence, un aveu devient une compulsion d'aveu. Ce sujet a été abordé par Théodore Reik qui y a consacré un livre [*Le besoin d'avouer*, 1925]. Théodore Reik y explique l'impulsion d'avouer ses pensées et ses actions coupables par [] le désir d'être puni. La punition sert à soulager les sentiments de culpabilité qui tourmentent l'individu sensible à sa culpabilité [inconsciente ?].

La perspicacité analytique nous permet alors de discerner trois formes différentes de communication. Tout d'abord, la simple communication des besoins de survie et des souhaits d'être aimé. Ensuite, la confession volontaire de souhaits interdits pour obtenir le pardon de ses parents. Enfin, la compulsion à avouer qui a rapport aux mêmes pulsions interdites mais qui, sous la pression de la culpabilité et de l'exigence d'être puni, vise à calmer un accès de mauvaise conscience. Mais, une étude plus approfondie des formes et des motifs de ces expressions nous laisse insatisfaits. Derrière toutes ces communications, semble se cacher une certaine force pulsionnelle qui ne peut être expliquée ni par la réaction à l'interdit, ni par le sentiment de culpabilité ou, par le souhait d'être puni. Nous devons être capables de trouver un autre élément qui comble ce vide, de retrouver le développement précoce de cette impulsion à dire, à faire savoir.

Comme nous l'avons vu, ces communications commencent dès l'enfance avec le premier cri de faim et les hurlements qui doivent indiquer chaque trouble de son état de bien-être ainsi que l'absence d'expériences agréables auxquelles il a été accoutumé. Le progrès suivant dans la communication intervient lorsque l'enfant tend ses mains pour atteindre les objets désirés et qu'il crie sa déception quand un tel objet disparaît ou se révèle impossible à obtenir. L'enfant est alors capable de s'arranger pour rendre ses souhaits intelligibles par les adultes dont dépend leur accomplissement ou leur refus.

Les acquisitions qui suivent, le « quatre-pattes » et le début de la marche lui assurent un certain degré d'indépendance vis à vis des adultes. Il est maintenant capable d'obtenir par lui-même la plupart des choses qu'il souhaite. Il commence à diriger son attention vers toutes sortes d'objets, les regarde, les touche, les examine et élargit constamment son champ d'activités. Bien sûr, les intérêts du jeune enfant changent en fonction de ses caractéristiques individuelles et de la phase de développement dans laquelle il se trouve. Il aime jouer avec l'eau, avec tout ce qui est sale, avec son propre corps (miction et défécation), avec ses parties génitales et à toutes les activités substitutives habituelles. La liste des objets de son environnement auxquels un enfant de deux ans s'intéresse est déjà si grande qu'elle ne peut être dressée en détail. Cependant, toutes ces actions ont une caractéristique commune : l'attention soutenue et la régularité constante avec lesquelles il exécute et poursuit chaque activité nouvellement découverte. Ces phénomènes peuvent aisément être

observés dans tout jardin public. Les petits enfants, dès qu'ils ne sont plus surveillés par l'adulte qui en a la charge, joueront seuls, si complètement absorbés par leur jeu que le monde entier [] s'éloignera [], à l'exception du centre fascinant de leur activité. Si nous y regardons de plus près, nous découvrons que ce centre d'intérêt est, le gravillon d'une route, du sable, de l'eau, les excréments d'un chien ou de la fiente d'oiseaux. Au bord de la rue, on rencontre souvent un enfant quasi accroupi sous un cheval afin d'examiner, avec la plus grande concentration, les particularités physiques de ce grand animal, sans le moindre signe d'anxiété.

Cependant, nous ne devons pas oublier que cette recherche autonome du plaisir représente une situation nouvelle pour le jeune enfant. Après tout, le nourrisson a été complètement dépendant de ceux qui s'occupaient de lui. Ses premières réactions de plaisir et de déplaisir furent, rapidement et autant que possible, les expressions complètes de ces sensations plaisantes et déplaisantes. Les expériences de ses tout-premiers mois de vie ont appris au nourrisson qu'il n'était pas difficile de choisir, parmi les personnes qui s'occupaient de lui, celles dont les réactions lui correspondaient ou [] dont les réponses étaient adéquates aux sensations qu'il transmettait. Le plus âgé continue d'être dépendant de la personne qu'il aime : pour cette raison, il veut partager avec elle ses nouveaux intérêts, même s'il les a découverts seul. Fréquemment, l'enfant use de ses premiers mots pour attirer l'attention des adultes sur un de ses nouveaux centres d'intérêt. Son excitation joyeuse est si grande qu'il ne peut la garder pour lui. Il veut en faire part et, pour le moment, il n'a aucune raison de réfréner une telle expression. Son excitation peut s'exprimer dans des phrases soudaines et souvent surprenantes pour l'entourage.

« Sous le banc, un poulet fait mal [au sol]. » Telle a été la première phrase d'une fillette d'un an et demi, en vacances, et qui, parmi toutes les nouveautés surprenantes de la vie campagnarde, avait remarqué, [] pour la première fois, un généreux tas de fientes de poulet.

Une mère a raconté que son garçon de deux ans avait effectué sa première connexion verbale en conjonction avec sa première observation. Avec grand intérêt, il attira son attention sur les saletés d'un chien dans le jardin qu'il appela : « Bébé de Lux »

J'ai eu la même expérience avec un enfant de quatre ans. Il m'appelle, me montre un tas de saletés dans un coin de la pièce et s'exclame : « Regarde, cette D.S., c'est la D.S. de Karl. » Karl est un garçon beaucoup plus grand, très admiré par lui, sans aucun doute.

Durant les vacances d'été, un enfant de deux ans vit dans une ferme où les uniques toilettes sont situées à l'extérieur, dans le jardin. Il passe la plus grande partie de ses journées devant leur porte, observe soigneusement qui s'y rend et, très intéressé, questionne tous ceux qui en sortent : « Grosse affaire ou petite affaire ? »

Tous les exemples cités sont en rapport, pour l'instant, avec l'intérêt bien connu de l'enfant, durant la phase anale de son développement pré-génital, pour ses propres excréments et ceux des autres.

Mais ces exemples révèlent aussi que l'enfant ne se satisfait pas de ce simple [] intérêt. Nous sommes frappés par le fait qu'il cherche quelqu'un avec qui il pourra partager ses plaisirs. Bien sûr, ces tentatives ne sont pas seulement limitées à ses intérêts pour l'analité. Rappelons-nous le compte-rendu de l'analyse du petit Hans fait par son père.

« Aux environs du 5 janvier, il vint le matin dans le lit de sa mère et lui dit : "Sais-tu ce que tante M... a dit ? Elle a dit : il a une gentille petite chose." (La tante M... avait séjourné avec nous quatre semaines plus tôt. Une fois, pendant qu'elle regardait ma femme donner son bain au garçon, elle avait, en effet, prononcé ces mots à voix basse. Hans les avait entendus et essayait maintenant d'en faire un usage personnel.) » [S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1954, p. 106]

Une patiente en analyse, me parla du conflit persistant qu'elle avait eu avec sa mère. Sa mère insistait pour qu'elle aille sur le pot avant le coucher. La patiente soutenait qu'à ce moment-là, elle était incapable d'uriner. Elle se souvenait d'une scène où elle avait appelé sa mère à grands cris : « Maman ! Je viens juste de découvrir quelque chose ! Si je me chatouille ici, en bas, alors ça vient. » La patiente se rappelait combien elle avait été fière au sujet de sa découverte, et comment elle avait imaginé la joie de sa mère []. Ce nouveau « truc » supprimait la longue et ennuyeuse attente avant d'uriner. Elle fut complètement abasourdie par la violente réprimande maternelle.

À ce moment-là, la déclaration de la petite fille semble ne comporter aucun sentiment de culpabilité. Les découvertes de la masturbation et du plaisir qu'elle procure étaient des découvertes importantes et rien ne lui semblait plus naturel que de les partager avec sa mère.

Dans cette illustration que nous rapporte la patiente, au sujet de l'intérêt enfantin pour la masturbation, il n'y a rien de nouveau. Le seul élément qui vaut la peine d'être noté est la tentative de l'enfant pour inciter sa mère à prendre part à ce nouveau plaisir.

Un jeune garçon, [installé] au-dessus de son aquarium m'appelle : « Regarde ces poissons, regarde comme ils nagent, les uns au-dessus des autres. » À chaque fois qu'un poisson en couvre un autre, il crie à nouveau : « Regarde, regarde... » Il essayait évidemment d'attirer mon attention sur quelque chose de tout à fait extraordinaire — quelque chose qui, pour lui, avait une signification vraiment extraordinaire, probablement par analogie avec une scène sexuelle qu'il avait observée. Rien, dans son comportement, qui pourrait indiquer la timidité ou l'anxiété, aucune manifestation qui aurait pu susciter ma désapprobation.

Le souhait de l'enfant de nous faire savoir ses expériences et ses découvertes persiste au-delà des toutes premières années. La mère d'une fillette de six ans rapporte que sa fille sort en courant du jardin, monte les escaliers à toute vitesse, se précipite dans sa chambre et crie, le souffle coupé et dans une grande excitation : « Maman, maman, viens vite, Bubi (leur chien) est en train de se marier dans le jardin, [] allons-y. » Là-dessus, elle fait demi-tour, quitte la pièce brusquement, dévale les escaliers et retourne dans le jardin. Ce qui est frappant, dans ce cas, c'est que l'impulsion à faire part de son observation était plus forte que sa curiosité. Ce qui la rendait capable de quitter ce spectacle, probablement le plus excitant de sa vie, c'était, à ce moment-là, sa pensée pour sa mère. Cette pensée était suffisamment forte pour l'inciter à se détourner de ce spectacle et à courir vers elle. Ce récit met très bien en évidence la puissance de la force pulsionnelle qui alimente cette impulsion à dire.

Ces exemples ont en commun l'impulsion à parler de ses expériences sexuelles, le souhait que sa mère prenne part à ses expériences agréables. Au début, l'enfant use des moyens les plus simples : il invite l'adulte à regarder. Quand il étend son vocabulaire, il verbalise son expérience. Ses efforts inlassables visent visiblement à convertir son plaisir solitaire en une expérience partagée — une expérience « à deux ». L'enfant est engagé dans la recherche d'un partenaire. Ces considérations montrent qu'il tente, ainsi, de revenir à un stade antérieur. Après tout, il a ressenti ses premières excitations sexuelles quand sa mère lui donnait des soins corporels. Il en a ressenti, alors, du plaisir et veut maintenant renouveler l'expérience. Lorsque l'enfant qui a gagné une récente indépendance, découvre de nouvelles sources de plaisir, il se tourne naturellement vers sa première partenaire. Il invite sa mère : « Viens, réjouissons-nous de ce nouveau plaisir, comme nous avons partagé les plaisirs antérieurs. » Les exemples cités précédemment sont les premières communications sexuelles, directes, ouvertes, sans malice, par lesquelles l'enfant demande participation et coopération.

Mais cet état idéal des choses ne dure pas longtemps. L'impulsion naturelle à dire du jeune enfant entre bientôt en conflit avec les exigences éducatives. Quand l'enfant se précipite vers l'adulte pour lui raconter ses découvertes excitantes, il ne rencontre ni sympathie, ni intérêt, mais désapprobation. Il apprend que l'on ne devrait pas prêter attention à de telles choses et encore moins en parler. L'enfant se sent blessé du fait que son intéressante déclaration soit si peu appréciée. Il s'éloigne des adultes pour poursuivre, [seul] avec lui-même, ses nouvelles activités. Il ne renonce sûrement pas encore à ses intérêts qui ont été critiqués, tels ses plaisirs anaux, au contraire, il en conserve certains, même jusqu'à l'âge adulte. Il apprend simplement à cacher ses activités du regard critique des adultes. Il adapte son comportement extérieur et tente d'abord par tous les moyens concevables de préserver la haute opinion et l'amour de ses parents.

L'arrêt de cette communication sexuelle introduit l'enfant dans le monde de la dissimulation. L'adulte entre dans la chambre de l'enfant et celui-ci lâche rapidement ce qu'il tenait dans ses mains ou instantanément se met à jouer avec quelque chose d'entièrement différent. L'adulte stationne devant la porte de la chambre d'enfant et n'entend aucun bruit. À peine a-t-il ouvert la porte que l'enfant déborde d'une fébrile activité destinée à cacher qu'il vient juste d'être interrompu dans la poursuite silencieuse de quelque [activité] secrète. L'adulte ressent qu'il a dérangé cette activité plaisante.

La non-révélation et la dissimulation sont également de nouvelles acquisitions pour l'enfant mais leurs réussites ne sont pas complètes. L'adulte s'étonne de cette agitation. Bien qu'il veuille garder ses secrets, l'enfant est néanmoins soumis, malgré lui, à une impulsion qui le presse à les dire. L'enfant ne peut pas rompre avec ses véritables intérêts. Il doit en dire quelque chose, il doit au moins y faire allusion. Il ne peut utiliser plus longtemps l'ancienne voie directe de communication, il doit dénier ses intérêts s'il souhaite s'abstenir de mettre ses parents en colère, écarter le danger d'être puni et ne pas perdre leur amour.

Les petits enfants aiment beaucoup les jeux avec un langage pas encore intelligible. Ils baragouinent dans quelque sabir dont ils produisent les sons comme si c'était une langue étrangère. Dans la mesure du possible, ils imitent les adultes et sont enchantés par le son des mots qui n'ont pas encore de signification pour eux. Ils font simplement l'expérience du plaisir de l'usage et de la sonorité de leur propre voix. Mais, si on fait plus attention à ce « *nonsense* », cela peut faire quelquefois sens et on comprend soudain ce que l'enfant essaie réellement de dire.

Je me souviens d'une telle histoire avec une fillette de quatre ans. Nous nous promenions, je la tenais par la main. Pendant que j'étais préoccupée par mes propres pensées, la fillette chantait d'une voix forte à mon côté. Au début, je ne prêtais pas attention à ses paroles incompréhensibles, mais son chant devint de plus en plus fort, strident et pénétrant, jusqu'à ce que je sois finalement forcée d'écouter. Je remarquais qu'elle faisait des variations autour d'une phrase unique: « Ma queue me chatouille, ma queue me chatouille. » Apparemment, il lui importait beaucoup de me donner cette information au sujet de son corps.

Laissez-moi comparer cette histoire avec celle d'une patiente qui, enfant, disait à sa mère: « Quand je me chatouille moi-même, là, en-bas, ça arrive. » Les deux enfants disent la même chose, ils décrivent leur découverte de nouvelles sensations de plaisir durant la masturbation. Mais alors que l'une, naïvement et avec confiance, parle à sa mère de son expérience, la fillette qui m'accompagnait, utilisait une forme indirecte d'expression. Ayant déjà eu quelques expériences déplaisantes, elle sait que sa mère interdit la masturbation. Peut-être, n'est-elle pas pleinement consciente de ce qu'elle est en train de chanter et, enivrée par le rythme et la mélodie, elle perd probablement de vue le

sens des mots qui les accompagnent. L'impulsion à dire, le souhait de me faire partager son plaisir dans cette activité, l'invitation, voire la séduction pour que j'y prenne part et devienne sa complice sont les mêmes que dans le premier exemple. Seule la forme d'expression diffère, le chant déguise son souhait en conformité avec les convenances.

La même fillette de quatre ans dit : « [Suppose] que je mette une brosse à ongles dans mon nez. Un jour, mon nez deviendra t'il gros ? » Avec cette question, elle parle de sa masturbation. On peut aussi supposer que le sentiment de culpabilité et l'anxiété à propos des conséquences [supposées] désastreuses [de cette pratique] commencent à s'établir. Mais, ce n'est pas tout, [] elle trahit également ses connaissances à propos de l'organe mâle et de la cavité dans laquelle il peut disparaître. Elle exprime son souhait de posséder, un jour, un tel organe. Dans ce sens, ses paroles contiennent une invitation, une tentative de séduction adressée à sa mère bien que déguisée par le sentiment de culpabilité et la peur de la punition. Il est aussi intéressant d'observer que les parents réagissent à une telle communication de leur enfant par de véhémentes interdictions et un rejet disproportionné. On peut penser qu'inconsciemment ils ont perçu le dessin inconscient de l'enfant de les séduire.

Le questionnement réitéré de l'enfant peut aussi être utilisé indirectement au service de l'impulsion à dire. Nous savons que l'enfant pose d'innombrables questions car sa curiosité sexuelle reste insatisfaite. Aucune explication ne peut pleinement y faire honneur []. L'enfant demande et redemande, dans un flot continu de questions mais il ne fait pas attention aux réponses, comme si elles ne le concernaient pas. Si nous suivons ses questions - sans leur répondre - comme si elles étaient des associations, nous nous rendons compte que nous réalisons qu'elles mènent aux thèmes les plus importants de la vie infantile. L'enfant veut nous dire quelque chose, il veut que nous devinions ce qu'il a à dire mais il n'ose prendre la voie directe. Parfois, il posera une question et, avant qu'on puisse lui répondre, il le fait rapidement de lui-même. Il demande qu'on ne réponde pas. Il veut dire : « Oh ! Je connais tout ça, je veux seulement vous dire quelque chose avec mes questions, mais j'ai peur de ce que vous allez en dire. » Mais, en dépit de son anxiété, ses questions continuent, l'impulsion à dire l'emporte et réussit à donner forme à ses préoccupations. Cette passion de poser des questions est donc semblable à l'usage de paroles absurdes, une simple manifestation indirecte de son impulsion sexuelle à dire.

À partir de ce qui a été dit précédemment, on réalise que l'impulsion de l'enfant à dire, directement ou indirectement, est vouée à l'échec. L'enfant sera repoussé par ses parents qui ne veulent nullement participer à ses plaisirs sexuels. L'enfant se replie alors sur lui-même et poursuit seul ses plaisirs. Mais ce n'est pas tout. Il ne retire pas simplement son invitation d'association et de participation [adressée] à ses parents, il leur retire également de sa libido. C'est comme s'il souhaitait dire : « Si vous ne voulez pas partager cette chose agréable avec moi, je ne veux rien avoir à faire avec vous. »

C'est à partir de ce moment que les mères commencent à se plaindre de l'inaccessibilité de leur enfant. Elles n'arrivent pas à obtenir qu'il réponde à leurs questions. L'enfant semble bizarrement inintéressé par tout ce qui, jusqu'alors, avait été vital pour lui. Par exemple, une mère essaie d'expliquer à son enfant d'où viennent les enfants et elle s'efforce de bien le faire. Mais elle se heurte à un tel mur d'indifférence dans l'enfant qu'elle se trouve bloquée. Ou bien elle demande à l'enfant : « Veux-tu que je te dise d'où viennent les enfants ? » et reçoit cette prompte réponse : « Oh, non ! ça ne m'intéresse pas du tout. » La mère sait très bien que l'enfant ne dit pas la vérité. En fait, il se conduit comme un amoureux éconduit qui ne veut plus rien avoir à faire avec l'objet de son amour et de sa déception. Les parents sont souvent stupéfiés et déçus de constater que cette attitude de leur enfant persiste pendant toute la période de latence.

Je veux, ici, me référer à un commentaire fait par Siegfried Bernfeld, au cours d'une discussion sur un article d'Edith Buxbaum concernant le mensonge (1933). Bernfeld souligna spécialement l'attitude émotionnelle de l'éducateur vis à vis des mensonges enfantins. Celui-ci ressent intuitivement qu'en mentant les enfants s'écartent de sa sphère d'autorité et deviennent inaccessibles. L'origine de cette attitude peut éventuellement trouver son sens [] en référence avec l'impulsion enfantine à dire. Un enfant qui ment se sent rejeté par l'adulte. Le mensonge est l'opposé de l'invitation à être partenaire et complice. Il interrompt le contact étroit entre enfant et adulte. Un enfant qui cesse de dire la vérité aux adultes est aussi un enfant qui cesse d'être dépendant de l'adulte pour ce qui est de l'amour. Ses mensonges sont sa revanche sur l'insuccès de sa [tentative] de gagner l'adulte comme partenaire avec l'aide de la vérité. La dissimulation et la cachotterie ont bien sûr la même fonction que le mensonge.

Au début, l'impulsion à dire de l'enfant se manifeste vis à vis des membres de sa famille immédiate. Durant la puberté, elle se transfère sur des objets [appartenant] à un environnement plus étendu. Nous savons que l'adolescent prend lui-même et ses intérêts très au sérieux. Il cherche quelqu'un de bien disposé à qui il pourra confier ses idées et ses théories sur le monde et sur lui-même. Il rêve d'un camarade avec lequel il puisse engager de très longues conversations philosophiques, qui se montre compréhensif à tous ses problèmes objectifs et subjectifs et qui ne déprécie ni ne ridiculise ses idées grandioses pour améliorer le monde. Il cherche par-dessus tout quelqu'un avec qui il pourra parler de lui-même, qui ne se lassera pas d'écouter la description de ses ressentis compliqués, insondables et fascinants. Il est prêt à confier ses pensées les plus intimes et à révéler les secrets qui l'excitent si passionnément. Il développe une nouvelle et étonnante propension à être impitoyablement franc à propos de lui-même. Ses amis devraient le connaître, le comprendre et partager ses vérités avec lui.

Soudain, son état d'esprit change, gloussant et riant, ses conversations philosophiques tournent au verbiage ridicule qui, mutuellement partagé, n'en est

pas moins jouissif. Ces deux modes de comportement, dans l'amitié adolescente, nous rappellent, d'une part, la communication franche et directe du jeune enfant qui veut faire savoir et partager ses découvertes merveilleuses, et, d'autre part, l'usage du langage absurde par le [même] enfant, qui dans une étape ultérieure communique indirectement ses pensées. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, la similitude de l'attitude émotionnelle durant la petite enfance et pendant la puberté est frappante. Jeune enfant et adolescent usent tous deux des mêmes moyens de communication. Dans les deux phases de développement pulsionnel, l'arrière-plan reste tout à fait le même : l'abandon de la poursuite solitaire du plaisir pour la recherche d'un partenaire.

Cette similitude devient encore plus frappante si l'on considère que, fréquemment, les discussions philosophiques ou le fait de dire des bêtises sont brusquement remplacés par une activité sexuelle directe, c'est-à-dire par une mutuelle masturbation. Entre parenthèses, les discussions philosophiques et les paroles absurdes continuent de jouer un rôle, ultérieurement, dans les premiers temps de la vie amoureuse. De plus, dire des bêtises et des plaisanteries entrent dans les plaisirs préliminaires d'un rapport sexuel normal.

Avec ces considérations sur le développement de l'impulsion sexuelle à dire, depuis la plus jeune enfance jusqu'à la puberté, nous pouvons conclure que les intentions précises qui motivent ce [genre] de communications sont doubles : une forme directe et franche, une autre indirecte et déguisée. L'enfant communique ses préoccupations et activités sexuelles afin d'attirer sur lui l'intérêt d'une autre personne. Nous pourrions dire que, par ses fanfaronnades à leur propos, il veut nous séduire.

Après cet aperçu, nous commençons à réaliser que ce mécanisme sous-jacent n'est pas nouveau. Nous sommes sur un terrain familier. La poussée pulsionnelle, qui trouve son expression dans l'impulsion enfantine à dire, n'est rien d'autre que l'exhibitionnisme — exhibitionnisme qui a pour but d'exposer son corps, ses parties génitales. Comme nous le savons, un acte exhibitionniste est toujours une tentative pour séduire. L'exhibitionniste a besoin d'un partenaire, un qui soit prêt à se laisser séduire pour se joindre au plaisir de regarder ses parties génitales. Sous l'effet de l'impulsion à dire, l'enfant se conduit de la même façon, la seule différence réside dans le fait, qu'au lieu d'exposer ses parties génitales, il expose [oralement] ses intérêts et ses activités sexuelles. En avouant ses pêchés sexuels, il s'exhibe afin de séduire.

Quand des communications verbales accompagnent un acte exhibitionniste, elles sont bien sûr toujours reconnues comme telles. Les personnes qui réussissent à faire passer leur exhibitionnisme dans leur comportement langagier prennent un plaisir spécial à leur facilité verbale, à leurs tournures de phrases bien choisies, surprenantes et frappantes. Mais elles ont besoin pour leur jouissance qu'au moins une personne les écoute avec une attention ravie. Ils se conduisent, en ce domaine, comme un exhibitionniste qui, au lieu d'exposer son corps nu, le pare de vêtements saisissants, colorés et

particulièrement somptueux pour attirer le regard des autres. D'autre part l'usage de paroles inintelligibles et les plaisanteries stupides ressemblent à l'habileté du clown qui, par ses clowneries, arrive à devenir le centre de l'attention. Faire parade de son corps et de ses mots se combinent dans l'exhibitionnisme de l'acteur dont les savoirs-faire à propos des mots et des gestes s'épaulent mutuellement. La relation proche entre ces comportements devient alors plus évidente si nous considérons ces phénomènes du point de vue de la répression de l'exhibitionnisme et de l'inhibition de parole qui en résulte. Dans le trac, par exemple, nous pouvons clairement discerner deux éléments : la peur de parler et la peur de se laisser voir, c'est à dire la peur d'être entendu et celle d'être regardé. Il en résulte que l'individu devient discret, timide et réservé. Mais, ces mêmes personnes, dans leurs fantaisies secrètes, rêvent d'être de grands acteurs ou orateurs qui seraient admirés et applaudis par des publics démesurés.

Après avoir suivi les manifestations de cette impulsion à dire dans le développement humain normal, je vais maintenant m'occuper de son utilisation dans les névroses des enfants et des adultes, là où ces mécanismes peuvent être repérés du fait de leur anormale exagération.

Dans le cadre de notre séminaire sur l'analyse d'enfant, Annie Angel-Katan a parlé du cas d'une fillette de dix ans. Cette patiente a commencé son analyse en énumérant ses méfaits : elle était voleuse, menteuse, prenait le trolley sans payer []. Sa description donnait l'impression nette qu'elle était immensément fière de « ses exploits héroïques ». Durant les séances, elle était extrêmement indisciplinée, jetait le papier, endommageait le mobilier et se laissait allègrement couler en bas [] de sa chaise. Elle était très bonne en gymnastique. Une fois elle s'offrit de montrer à son analyste quelques-unes de ses récentes prouesses. Quand l'analyste y consentit, instantanément, avec une vitesse éblouissante, la fillette commença à se déshabiller, sans qu'on puisse l'arrêter. Un jour, elle arriva à sa séance en portant un énorme sac qu'elle jeta aux pieds de son analyste, en criant : « Regarde toutes les choses que j'ai volées. » Le comportement de la fillette révèle deux tendances : d'une part elle se vante de ses exploits athlétiques, de l'autre de ses délits. L'exhibitionnisme, dans son comportement, fut évident pour tous les participants du séminaire, mais non ses motifs. À partir de la stratégie de l'impulsion d'aveu, on aurait pu conclure : elle exhibe les produits de ses larcins comme elle exhibe son corps afin de séduire son analyste.

Le deuxième exemple provient aussi du séminaire d'analyse d'enfant et a été rapporté par Berta Bornstein en 1933. La patiente était une fillette de onze ans dont le comportement asocial était définitivement compulsif. Sa propension au commérage, aussi bien avec les domestiques qu'avec les gens extérieurs à la maison, créait constamment des problèmes. Elle volait de menus objets et aussi occasionnellement de l'argent. Mais au lieu de cacher ses méfaits, elle se sentait

contrainte de les raconter, encore et encore, à sa mère qui chaque fois devenait très agitée. Manifestement, la fillette ne pouvait contrôler sa compulsion d'aveu.

Nous avons d'abord pensé qu'elle agissait sous l'influence d'un sentiment de culpabilité et d'un besoin de punition. Mais dans le processus, il y avait un facteur étonnant. La mère réagissait aux aveux de sa fille comme si elle pensait qu'ils ne concernaient pas simplement ses méfaits qui auraient pu aisément être pardonnés ou punis de façon appropriée. Elle réagissait avec des défenses véhémentes comme si elle prévenait une approche sexuelle. L'enfant exhibait ses péchés à la face de sa mère comme si elle était entrain de lui dire : « Vois comme je suis méchante ! Je sais que tu n'es pas meilleure. Ne pourrions-nous pas être mauvaises ensemble ? » L'inconscient maternel réagissait comme si elle avait saisi l'entreprise de séduction et qu'il fallait la rejeter.

Une autre illustration a été rapportée par Edith Jackson. La patiente était une jeune fille de dix-sept ans qui demandait une analyse à cause d'une relation homosexuelle avec une jeune fille du même âge. La patiente relata qu'un jour, elle s'était sentie pousser à raconter sa liaison homosexuelle à une parente récemment mariée. Il n'y avait aucune raison extérieure qui justifiait cet aveu. La patiente fut étonnée et effrayée quand sa parente lui répondit par des avances homosexuelles non-équivoques. Visiblement elle avait correctement interprété cette confession comme une invitation sexuelle.

Cet autre exemple est tiré de l'histoire d'un patient masculin qui jeune homme s'était lié d'amitié avec un collègue plus âgé. À un certain moment, dans le cours de cette relation qui avait une importance extraordinaire dans la vie de ce patient, il fut contraint d'avouer quelque-chose à son vieil ami. Quelques temps auparavant, il a eu une liaison avec une femme, durant laquelle il avait pris part à des activités perverses. Il croyait qu'il devait cette confession à son ami, se sentait obligé de lui dire tout ce qui le concernait et de ne pas se montrer meilleur qu'il n'était. Il espérait que cette totale franchise et cette intimité renforcerait leurs liens d'amitié. Mais le résultat ne correspondit pas à son attente. Au lieu de devenir encore plus proches, les deux hommes devinrent étrangers l'un pour l'autre. Le plus âgé ne sut pas exactement que faire de cette confession inopportune, tandis que le jeune se sentait profondément blessé et rejeté. Le contenu inconscient de sa confession était apparemment une tentative pour séduire son ami, pour l'entraîner dans des activités perverses similaires. Mais l'homme plus âgé ne [voulut] pas comprendre et frustra le jeune homme des gratifications pulsionnelles qu'il espérait [].

Pour finir une dernière illustration. Il y a quelques années, une jeune-femme de mes connaissances me raconta cet étrange incident [survenu] dans les détours de sa vie et que je crois comprendre seulement maintenant.

Mon amie avait un cousin avec lequel elle eut, dans son enfance, une relation chaleureuse et sincèrement fraternelle. Un jour, plusieurs années après son mariage, elle se sentit soudainement poussée à faire de lui son confident et à

lui avouer qu'elle avait démarré une relation extra-conjugale avec un jeune-homme que son cousin connaissait bien. Les effets de cette confession furent accablants. Son cousin lui fit immédiatement des avances sexuelles. Il fut hors de lui quand elle le blâma. Il commença à la maltraiter, à la battre et, finalement, dans un accès [] de rage, essaya de la violer. Elle eut juste le temps de quitter la pièce en courant pendant qu'il s'effondrait et devait être hospitalisé immédiatement. Mais les effets qu'eut cette scène sur mon amie, furent inattendus. Quand ce fut terminé, elle se sentit forcée à faire le récit complet de cet incident, dans les moindres détails, à tous ceux qu'elle avait sous la main. Cette impulsion à parler était si insupportable et si incontrôlable, qu'au bout de vingt-quatre heures, pour en finir, elle persuada un médecin de provoquer sommeil et silence par une injection de morphine. Mais l'impulsion à raconter cet incident persista, bien que de façon modérée, pendant une longue période de sa vie.

Pour moi, il ne fait désormais aucun doute que son cousin interpréta ses aveux comme une invitation sexuelle, tandis qu'elle resta avec l'impulsion à répéter à maintes reprises, dans l'adresse à d'autres, la confession-invitation adressée à son cousin.

On doit s'attendre à ce que cette impulsion à dire, que nous avons suivie dans son développement normal et dans ses exagérations névrotiques, joue un rôle particulièrement important dans l'analyse où dire et avouer ont naturellement leur place. Au cours de son travail, l'analyste lutte contre toutes les forces qui empêchent le matériel inconscient de devenir conscient. Comme aide dans sa tâche, il peut compter sur les tendances naturelles des [rejetons] inconscients à se frayer un passage vers la [conscience]. Mais en dehors de cette tendance, il trouve un autre appui chez le patient lui-même. Le patient est motivé par le souhait conscient de guérir qui est issu de ce qu'il perçoit de sa maladie. Dans des temps de transfert positif, le patient veut soutenir les efforts de l'analyste, pour gagner son amour et son approbation. Finalement la situation analytique fournit beaucoup d'opportunités qui gratifient la compulsion à avouer du patient ainsi que son besoin de punition.

Par conséquent l'impulsion à dire décrite dans cette (intervention), apparaît comme étant capable de devenir un élément porteur [] dans la cure analytique. Le fait de rendre le matériel sexuel réprimé conscient, peut satisfaire les tendances exhibitionnistes du patient : « Examinons ces choses mauvaises ensemble. Partageons-les ! » Ce peut devenir, à certains moments, une motivation du patient pour l'analyse.

Cette tendance peut-être observée plus facilement dans les tous débuts du traitement analytique. Nous savons que des patients révèlent fréquemment le contenu le plus profond de leurs névroses dès les débuts de leur analyse. Dans ses premiers rêves et associations, le patient nous apporte souvent le matériel le plus important, bien que, évidemment, il ne puisse en reconnaître ni en apprécier l'importance. Nous avons l'habitude d'expliquer ces faits en supposant que,

dans ces temps initiaux, le patient n'est pas encore sur ses gardes, qu'il n'a pas encore les moyens de comprendre et d'interpréter ce qu'est le dispositif analytique et qu'il n'est pas conscient des dangers que comporte la révélation de son inconscient. Naturellement, dans ces temps là, le patient apporte non seulement du matériel inconscient mais aussi du conscient. Il pressent ou a pu être déjà informé par d'autres que sa maladie est d'une certaine manière connectée à sa sexualité : en conséquence il essaie de confesser tous les péchés sexuels dont il est conscient. Cette accumulation de matériel sexuel conscient et inconscient le conduit vers un exhibitionnisme qu'il utilisera pour séduire l'analyste.

Le refoulement du matériel qui arrive peu de temps après la première interprétation, nécessite peut-être de ne pas être compris, plus longtemps, seulement en référence à l'anxiété que le patient éprouve maintenant qu'il est averti des dangers de l'analyse. Le patient, après tout, éprouve aussi le rejet. Ses confessions, ses avances n'ont reçu aucune réponse. Exactement comme quelqu'un qui a été rejeté, il reprend tous ses secrets et se sert de la déception, éprouvée vis à vis de son analyste, pour renforcer ses refoulements.

Mais, petit à petit, comme il le fit dans l'enfance, il réussit à renoncer à son souhait de partager son activité sexuelle. Nous retrouvons ce souhait, par exemple, dans la demande du patient d'être hypnotisé : « Posez-moi seulement des questions, je répondrai à toutes. » « Si seulement vous vouliez m'hypnotiser, je pourrais tout dire sans savoir ce que je dis. » Nous savons que le souhait du patient d'être hypnotisé est un souhait d'être sexuellement comblé. Dans ce contexte, l'idée de l'hypnose représente une tentative pour tenir l'analyste responsable de la confession, c'est-à-dire de l'exhibitionnisme. Quand l'analyste force le patient à révéler sa sexualité, il devient le séducteur plutôt que le séduit.

Nous pouvons de façon similaire comprendre [] l'acting-out des patients qui se sentent poussés à parler des détails de leur analyse à des personnes extérieures. Ces patients agissent comme la patiente homosexuelle qui se sent obligée de dévoiler le secret de ses activités homosexuelles à sa parente récemment mariée. L'exhibitionnisme a simplement été déplacé de l'analyse vers l'extérieur.

J'espère, dans cette intervention, avoir réussi à rendre convaincante la description de l'impulsion humaine à dire et à la délimiter par rapport à la compulsion d'aveu que les travaux de Théodore Reik nous ont rendu familière. Sur la base de ces attendus, il m'apparaît que l'impulsion à dire, spécialement quand on remonte à ses tout débuts, représente une force positive. Elle n'est pas au service du déplaisir ou de gratifications masochistes mais fonctionne comme un moyen d'attirer, de séduire et de gagner un partenaire. C'est une manifestation des pulsions sexuelles au service du principe de plaisir. Elles visent un gain [] de plaisir. La compulsion d'aveu dérive de la pression des sentiments de culpabilité et du besoin d'être puni. Elle vise d'une part à calmer

la conscience et d'autre part à obtenir une gratification masochiste par l'acceptation de la punition.